

Problématiser : Faire le constat de l'incomplétude des mots usuels appelle une forme d'expression régénérée.

Philippe Fleurance

Réseau Intelligence de la Complexité

« Il faut prendre soin de nos manières de raconter car c'est le récit qui rend intelligible, pas la bonne définition¹ ».

« ... s'accrocher à l'émergence permanente des choses pour ne pas se figer, s'enliser dans le marais de leur définition² ... »

L'acte de nommer et de catégoriser présuppose la possibilité de comprendre et de penser les choses en fonction d'un cadre de référence, lui-même résultat d'une construction souvent implicite, mais qui cependant oriente notre conception du monde. Bien que le langage souhaite décrire celui-ci d'une manière supposée « réaliste » voire « objective », nous reconstituons et/ou agissons nos mondes avec des mots (et bien sûr avec nos actions et nos interactions) : le récit ne rapporte pas seulement l'expérience phénoménologique, il la produit ex ante. Les discours qui veulent cadrer « la réalité » deviennent performatifs en produisant de fait, un réel conforme aux « cadres » utilisés pour appréhender ce réel. Faux confort d'un sentiment d'accès rapide et de lisibilité du réel ... Il s'agit alors de ne pas tenir ce qui pré-conditionne la communication pour quelque vérité insurpassable : les faits, les états de choses, les événements correspondent à ce que les propositions d'un certain langage peuvent énoncer, c'est-à-dire un champ de visibilité mais aussi d'aveuglement, qui circonscrit les limites de variation des expressions possibles.

Bien souvent, nos mots et catégorisations ne suivent pas notre pensée, ils la précèdent : par exemple lorsque le langage usuel nous propose, avant que nous ayons commencé à réfléchir aux phénomènes concernés et aux relations qui peuvent exister entre eux, des expressions toutes faites : « *en moyenne, les français pensent que ...* » ; « *c'est à cause de ...* » ; « *parce que ...* » ; « *il est rationnel de penser que ...* » ; « *il faut, on doit, on devrait ...* » ; « *l'analyse conduit à dire que ...* » ; « *les experts disent que ...* » ; « *en général, on peut considérer que ...* » ; « *il faut simplifier ...* » ; « *c'est certain que ...* » ; « *on n'a pas le choix, il faut ...* » ; etc. Il serait sûrement intéressant de lister les assertions affirmatives ou négatives que nous employons couramment et qui sont censées orienter nos actions³. Si l'on accorde quelque importance à l'argument de Paul Valéry « *La pensée du moyen pour construire devient le moyen de penser⁴* », on peut s'interroger si nos façons de parler – nos si pratiques expressions et catégorisations toutes faites de notre langage professionnel et/ou quotidien – n'orientent pas nos façons de penser.

Entre états et processus, régénérer le statut paradigmatique de la connaissance humaine ?

« Tout a conspiré à nous à mettre en présence d'objets que nous pouvons tenir comme invariables »⁵. Les phénomènes sont alors désignés par des substantifs (qui donc expriment la substance, ce qui a une existence propre) symbolisant leur identité permanente, substantielle, invariante en termes d'états constitués. Ce langage traduit la convention des épistémologies cartésiano-positivistes qui est d'identifier, de définir, de saisir l'essence des choses, de classer, distinguer, opposer : la chose ne peut apparaître que dans la claire découpe des concepts⁶.

Mais si l'on met en avant des verbes d'action (inspiré du gérondif « ing » de la langue anglaise exprimant « le fait de faire quelque chose ») ou si l'on ajoute des expressions comme « au gré » ou « chemin faisant », désignant des processus, des fonctionnements, on change de perspective en ne désignant plus seulement les phénomènes pour ce qu'ils sont supposés être (rapportant à une ontologie vue comme une doctrine de l'objet) mais par ce qu'ils font et pourraient faire (pragmatique, phénoménologie), identifiant alors le fonctionnel, l'action et non plus le formel, le descriptif.

Comme le souligne Latour⁷, « *Lorsque nous abandonnons le monde moderne, nous ne tombons pas sur quelqu'un ou sur quelque chose, nous ne tombons pas sur une essence, mais sur un processus, sur un mouvement, un passage, littéralement, une passe, au sens de ce mot dans les jeux de balle. Nous partons d'une existence continuée et risquée – continuée parce qu'elle est risquée – et non pas d'une essence ; nous partons de la mise en présence et non pas de la permanence. Nous partons du vinculum lui-même, du passage, de la relation ...* ». Ce questionnement n'est pas neuf. Déjà Héraclite affirmait dans une vision de la fluence, le devenir incessant et toujours renouvelé du réel. Par exemple, une vague qui apparaît et se « matérialise » à nos yeux en tant que telle, ne rend pas explicite l'interdépendance des éléments qui la rendent possible (à savoir la gravitation, le mouvement de la terre, la masse d'eau en jeu, le cycle des saisons, ...). Il n'y a pas d'essence de la vague, mais plutôt l'émergence d'une forme dynamique générée à partir des relations entre les composants du « système vague » dont la forme est dépendante des possibilités de constructions liées aux propriétés physiques du phénomène. Ce questionnement interpelle les conceptions substantialistes, essentialistes qui postulent l'existence de réalités objectives préexistantes et permanentes qu'il faudrait dévoiler.

De représentations fixistes et nominations d'états ordonnés du monde à celles d'un monde en constante métamorphose, caractérisé par l'irréversibilité, par l'indétermination (au moins probabiliste) et l'aléa, ce changement de regard appelle une forme d'expression régénérée fondatrice de la pensée exprimant la complexité. L'énonciation, la sémantique « ordinaire », (les signifiés, ce dont on parle, ce que l'on veut énoncer), apparaît trop souvent et/ou est attendue sous une forme homogénéisée, simple et claire. Excluant ainsi de la possibilité du « dire » des phénomènes parasites, marginaux, ou insolubles et prenant certes en charge la complexité des phénomènes à décrire/connaître mais dans une stratégie qui pourrait être caractérisée comme simplificatrice (faites simple ! ; allez à l'essentiel ! ; hiérarchisez ! ...).

De fait, face à des phénomènes d'interdépendance, de lien, d'interaction et d'influence, d'interincitation, de récursivité ... entre acteurs ou éléments d'un système, l'énonciation de l'expérience privilégiant des mots « substantifs » manifeste les points aveugles du paradigme conventionnel d'expression des connaissances. Ce système d'expression les rend inconcevables, au sens premier du terme, c'est à dire que nous n'avons pas les mots pour les concevoir et en parler : « *La plupart ignorent ce qui n'a pas de nom ; et la plupart croient à l'existence de tout ce qui a un nom. Les choses les plus simples et les plus importantes n'ont pas toutes un nom - Paul Valéry⁸* ».

L'inconcevable n'est inconcevable que pour des systèmes de pensée interdisant le questionnement hors cadres conventionnels.

Le vocable disciplinaire consacre une certaine forme de réductionnisme – comme si les phénomènes n'étaient pas liés entre eux – et manifeste ainsi l'expérience de l'incomplétude des notions usuelles qui contribuent à notre manière de penser. Notre culture scientifique, nos règles

méthodologiques sont tout entières marquées par les hypothèses fondamentales d'indépendance des causes, de durée limitée des phénomènes, de stabilité générale des contextes. Si l'on considère que l'action en situation mobilise des « entités » autonomes ayant des informations incomplètes ; des contrôles répartis et distribués ; des données décentralisées ; des traitements synchrones et asynchrones ; des dynamiques en interaction ; des incertitudes ; de l'imprédictibilité, des champs d'action limités, des conflits de valeur, ... comment rendre intelligible ceci ?

Faute d'interrogations sur l'épistémologie de leurs outils théoriques et méthodologiques, les chercheurs ont tendance à considérer que les situations qu'ils étudient sont stables, prévisibles, sous l'effet de tendances structurelles et/ou de l'engagement des acteurs. Recherchant surtout des causalités et des régularités, ils disposent de peu de concepts permettant de donner du sens à des situations d'instabilité, d'ambiguïté, de contingence, alors que les praticiens se trouvent confrontés en permanence à ces phénomènes. Il faut alors rendre intelligible ce paradoxe de la pratique de la recherche et des produits qu'elle livre : les situations quotidiennes sont en grande partie fluctuantes et incertaines, alors que les dispositifs de production de connaissances sur ces mêmes situations relèvent – pour la majorité des chercheurs – du registre de la stabilité, de la détermination et de la convergence.

Penser et dire le monde, c'est toujours projeter une conception, une grille de lecture et l'on peut se demander si actuellement, la grille de lecture dominante de nature réductionniste, analytique, dualiste construite à partir de l'épistémologie « cartésiano-positiviste » n'a pas atteint ses limites. Celle-ci nous empêchant de voir, de comprendre, de dire d'autres choses que ce que ce langage et ces grilles de lecture permettent de dire et penser. « *Les concepts fondamentaux qui fondaient la conception classique du monde ont aujourd'hui trouvé leurs limites*⁹ ». Alors, de nouveaux mots pour un nouveau monde ? C'est ce que propose Glenn Albrecht¹⁰ qui constate que les changements continus du monde créent des phénomènes pour lesquels nous n'avons pas encore de mots pour les décrire. Or, si nous voulons agir, il faut pouvoir les exprimer.

L'ouverture vers une nouvelle vision de la connaissance prêtant plus attention aux interdépendances, aux contextes, aux hétérogénéités, aux discontinuités, aux indéterminations, implique de se préoccuper certes, des formes de la pensée mais tout autant des mots qui l'expriment. S'inscrire dans un nouveau « champ » de pensée nécessite de remettre en cause les catégories implicites, les nominations, le langage, les ontologies, ... qui organisent le champ présenté comme « antérieur ». Les questions ontologiques, épistémologiques et pragmatiques soulevées par les théorisations de la complexité et la vision du monde qui l'accompagne sont centrales pour le Réseau Intelligence de la Complexité (RIC - MCX-APC).

Qu'implique donc du côté du langage – et de nos cognitions – l'adoption du paradigme de la complexité et des stratégies systématiques d'enrichissement et de questionnement de la question initiale posée ?

Edgar Morin questionne une pensée « classique », « spécialisée » qui disjoints des réalités inséparables et réduit les dimensions du réel : la disjonction rend inconcevable le lien entre des réalités qui ont été séparées ; la réduction, qui consiste à n'examiner qu'une dimension de la réalité et qui détruit la complexité inhérente à cette réalité. Si l'on considère que « ... *l'ambition de la complexité est de rendre compte des articulations qui sont brisées par les coupures entre disciplines, entre catégories cognitives et entre types de connaissance. En fait, l'aspiration à la complexité tend à la connaissance multidimensionnelle (...) la pensée*

complexe, tout en aspirant à la multidimensionnalité, comporte en son cœur un principe d'incomplétude et d'incertitude. De toute façon, la complexité surgit comme difficulté, comme incertitude et non pas comme clarté et comme réponse¹¹ ... », il en découle une conséquence majeure : la nécessité de travailler les outils théoriques, méthodologiques et langagiers permettant d'ouvrir plus largement le questionnement/problématisation au sein de cette réalité perçue comme complexe. Il n'est pas anodin alors d'insister sur le fait que « tout est lié » et que dans ce cas, les connaissances et/ou actions fragmentaires et isolées peuvent devenir une forme d'ignorance si elles refusent de s'intégrer dans une plus ample vision de la réalité.

Illustrons par quelques exemples, notre questionnement. Poursuivant la perspective d'Aristote pour qui « La science se divise comme la chose, c'est-à-dire comme son objet », l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers de Diderot et d'Alembert éditée de 1751 à 1772, débute par une planche présentant le « Système figuré des connaissances humaines » sous forme d'un arbre. Celui-ci s'origine à partir d'une racine qu'est « l'Entendement » et se développe en trois branches principales que sont l'Histoire, la Philosophie et la Poésie, qui se divisent elles-mêmes en plusieurs sous branches, jusqu'à aboutir aux « feuilles » que sont les domaines d'activités c'est-à-dire, les procédés artisanaux et industriels, les sciences, les arts. Ce recours à l'ordonnement hiérarchique et cloisonné des savoirs et/ou actions sous forme d'arbre et ramification en graphes statiques perdure encore aujourd'hui en divers domaines sous la rubrique « technologies de l'arborescence des composants », comme par exemple, celles d'un organigramme hiérarchique, d'un diagramme de Gantt pour la gestion de projet. Cette perspective d'analyse structurelle des phénomènes s'opère par décomposition d'un problème général pour aller vers des sous-problèmes considérés comme homogènes et indépendants les uns des autres, plus facilement identifiables et traitables avec des moyens techniques fonctionnels connus. Il est tentant de considérer que la résolution du problème général relève de la convergence des solutions de tous les sous-problèmes. Cette décomposition est bien sûr possible lorsque les interactions entre composants d'un système sont faibles : dans cette configuration, si les liens sont rompus, le système continu à se comporter comme il se comportait préalablement.

Mais la pensée qui conduit à représenter les choses sous forme d'arborescence mérite débat car la figuration sous forme d'arbre n'est plus en mesure de rendre compte de la complexité de l'activité humaine et surtout des interdépendances multiples et variées entre acteurs, qui s'y joue. Ces descriptions structurelles et analytiques, des organisations/systèmes de performance pour intéressantes qu'elles soient, nous disent « de quoi c'est fait » mais nous disent que très peu « ce que cela fait ». Pourquoi persiste-t-on à se représenter et agir un savoir où les branches ne se touchent pas et n'entretiennent aucun lien entre elles ? Dans ce cas, on prête peu attention au fait que les systèmes dans lesquels on agit sont constitués de sous-systèmes ouverts non indépendants les uns des autres et que chaque sous-système fait évoluer les autres et évolue lui-même – lors du comportement dynamique du système global – selon l'évolution des autres. Si « explicare » veut signifier « déplier », « mettre à plat » et dénomme les pratiques d'explication auxquelles se réfère la « modélisation analytique » qui est universellement introduite par le label conventionnel « d'analyse », par contraste « complicare » signifie « tissé ensemble », « plier avec » et alors le complexe ne peut se « mettre à plat », se découper en catégories préconstruites car la façon de le représenter/modéliser participe en propre de la constitution « complexe » que l'on veut donner à voir/penser. Le complexe ne se représente pas, il se modélise comme un point de vue pris intentionnellement par un sujet – parmi d'autres – sur le réel.

De même, à l'horizontalité perçue et présentée ordinairement comme le plan de répartition et d'études des phénomènes, la verticalité symbolisée par les notions d'échelle, de multi-niveaux organisationnels, exprime une « fluence », un *process* puisqu'elle reconnaît et fournit une voie d'intelligibilité entre différents niveaux distincts dans le temps, l'espace, l'organisation, ... Elle permet de questionner les différentes voies pour l'explication des phénomènes organisationnels : celle de l'explication relevant de l'individualisme méthodologique, focalisée sur le niveau des décisions individuelles des différents acteurs et qui s'inscrit dans une logique d'agrégation ascendante ; celle référant au niveau du rôle de macro-acteurs dont les décisions affectent l'organisation prise comme un tout et qui influence et/ou contraint les choix individuels de manière descendante. Une voie alternative référée au paradigme de la complexité, consiste à appréhender les niveaux micro et macro en interaction récursive constante au sein d'un système s'auto-organisant, et rechercher l'intelligibilité dans l'évolution dans ce fonctionnement en boucle. Ces différentes directions proposent des modes d'entendement différents et correspondent à des positionnements épistémiques particuliers. En effet quel cadre épistémologique mettons-nous en avant explicitement ou implicitement par l'emploi de vocables usuels en management comme celui de « leadership » ? Que signifie-t-on en alors en employant un autre terme comme « facilitation » ?

S'inscrire dans un nouveau « champ » de pensée nécessite de remettre en cause les catégories implicites, les nominations, les ontologies, ... qui organisent le champ présenté comme « antérieur ».

Le paradigme de la pensée classique s'est développé à partir de disjonctions conceptuelles profondes qui sont à la racine de notre manière de penser et d'agir. Ces disjonctions ont instauré et creusé des sillons de la pensée :

- Dans le champ philosophique : objet/sujet ; substance/essence ; acquis/inné, nécessité/liberté ; identité/changement ; privation/négation ; contenu/modalité, singulier/universel ; ...
- Dans le champ scientifique : nature/culture ; pratique/théorie ; multiple/un ; micro/macro ; interne/externe ; analyse/conception ; objet/projet ; nécessité/hasard ; endogène/exogène ; information/organisation ; homogénéité/hétérogénéité ; structure/fonction ; ordre/désordre ; dépendance/autonomie ; producteur/produit ; ex ante/ex post ; cause/effet, ...

Ce raisonnement de nature dichotomique conduit à de faux paradoxes dus à un langage qui réifie des « mots » et empêche de concevoir un lien à la sémantique inhérente au vécu expérientiel. Chacun perçoit que l'on ne peut rester bloqué sur ce tableau d'opposition de termes ou d'objets réifiés et qu'il faut avancer des stratégies pour les dépasser. Remettre de « la complexité », du questionnement sur le questionnement derrière les évidences qui organisent les simplifications premières, c'est permettre des échanges vis-à-vis des préjugés et des préconceptions.

Une voie alternative implique que l'on abandonne un type d'explication linéaire et l'ensemble des dispositifs techniques et langagiers qui vont avec « *pour un type d'explication en mouvement, circulaire, où l'on va des parties au tout, du tout aux parties pour essayer de comprendre un phénomène* ». Pour mener à bien ce projet, Edgar Morin a ressenti la nécessité de mots nouveaux « *pour nommer les découvertes et les créations mais aussi des actions et des objets considérés sous un nouvel angle* » ainsi que de travailler à l'imbrication au sein du

discours (sous des formes diverses auto - éco - ré - trans - dia - ...) des lexiques des différents domaines scientifiques¹².

L'introduction de ces termes « nouveaux » semble alors nécessaire afin de combler les manques de la sémantique usuelle. *« Cette activité d'invention conceptuelle semble viser à rendre compte des marges de manœuvre en vue de la reconfiguration d'un paysage de significations et de valeurs attestées, que ce soit en termes de créativité et d'autonomisation d'un système ou d'une niche de signification, ou bien d'institutionnalisation ou de domanialisation d'une sphère d'activité¹³ ».*

Des « facteurs » (expérimentaux) aux acteurs (agissants) : faire advenir un espace d'échanges entre acteurs dans et à travers le langage/action.

Plusieurs ressources s'offrent à nous. La dialogique avancée par Edgar Morin comporte l'idée que les antagonismes peuvent être stimulateurs et régulateurs. Le terme dialogique *« veut dire que deux logiques, deux principes peuvent être antagonistes, mais être en même temps s'unissent sans que la dualité se perde dans cette unité ... »*. Par exemple *« Ce que j'ai dit, de l'ordre et du désordre, peut être conçu en termes dialogiques. L'ordre et le désordre sont deux ennemis : l'un supprime l'autre, mais en même temps, dans certains cas, ils collaborent et produisent de l'organisation et de la complexité. Le principe dialogique nous permet de maintenir la dualité au sein de l'unité. Il associe deux termes à la fois complémentaires et antagonistes ... »*. Ce principe met en œuvre un échange de paroles, une discussion critique ou un dialogue. C'est donc un jeu langagier qui permet l'affrontement et la complémentarité des idées différentes et opposées. Celles-ci sont en coopération, elles interagissent les unes avec les autres et s'inscrivent dans une éthique de la discussion argumentée où personne n'a le monopole de la « vérité ».

Dans le même esprit, François Jullien propose de repérer les écarts et de commencer à penser depuis ces écarts, du point de vue de l'« entre » qui sépare – sans les distinguer et les opposer radicalement – les termes mis en tension par leur écart : *« À la différence de la différence qui laisse retomber chacun des termes de son côté, dans son isolement, c'est l'écart qui, mettant en regard et maintenant en tension ce qu'il a séparé, peut seul produire effectivement du commun : un commun qui soit actif et intensif. Car dans l'entre ouvert par écart, chacun, entrant en rapport avec l'autre, se dépossède de sa suffisance, déborde la clôture de son quant à soi¹⁴ »*. François Jullien ne peut s'en tenir à ce que l'on considère comme le vocabulaire philosophique académique et avance de « nouveaux » mots pour exprimer sa pensée : la processivité, le potentiel de situation, l'évasif, le foncier, l'en cours, l'avènement, l'évidement, l'étale, l'essor, l'entre, le vague, le flux, l'allusivité, l'évasivité, le pli, la régulation, la transformation silencieuse, ... L'ouverture de la pensée portée par ces nouveaux possibles permet pour certains de reconcevoir le management et la stratégie.

En synthèse

Un nouveau cadre théorique – paradigme – ne fait vraiment ses preuves que s'il explique des phénomènes que le cadre conventionnellement admis ne peut pas rendre intelligible. Faire ainsi appel aux ressources conceptuelles relevant du paradigme de la complexité pour examiner des questions perçues comme « irréductibles » n'est pas nouveau et ouvre vers de nouveaux champs de connaissance et d'action. Nous voilà donc appelés à porter notre attention sur le choix du/des mots qui conviennent pour exprimer ce que l'on veut signifier c'est-à-dire, des phénomènes issus de processus non linéaires, auto-organisés et écoorganisés, distribués, sans

contrôle centraux, ouverts, en interaction ; l'émergence de fonctions collectives, d'adaptation, l'évolution de configurations ... « Dire c'est faire » mais aussi « Faire c'est dire », nous pouvons penser notre intelligibilité des systèmes complexes en termes performatifs plutôt que conventionnellement descriptifs et figuratifs. Le sens de ces énoncés performatifs ne renvoie pas à une procédure d'attestation expérimentale mais à des règles qui fixent les circonstances de leur emploi au cours des rapports sociaux « *le criterium du vrai et la règle pour le reconnaître, c'est de l'avoir fait* » (G Vico). Ainsi en interrogeant les choix impensés de nos cultures épistémologiques nous serons plus à même de renouveler nos capacités d'entendement c'est-à-dire, travailler à prendre du recul par rapport à nos formatages cognitifs ; à comprendre que la réalité n'est pas donnée, mais qu'elle se construit à travers nos actions ; à comprendre que les processus d'élaboration des décisions conditionnent les décisions ; à savoir enrichir nos visions et les partager en organisant la délibération collective.

¹ Stengers, I. (2019). Résister au désastre. Essai. Paris. Accessible <https://fr.calameo.com/read/00208342524ebfcddea4a>

² Hurand, B. (2007). Si parler va sans dire. Du logos et d'autres ressources, de François Jullien. *Labyrinthe*, 27, 119-124.

³ Orwell, G. (1949). *Nineteen Eighty-Four*. Secker and Warburg. Londres « *le langage qui est parlé à la télé, qu'on entend à la radio, qui est utilisé dans la presse, est finalement un langage qui oriente votre pensée. Faites attention à la façon dont vous parlez, faites attention aux mots qui vous sont répétés. Et j'aime beaucoup cette idée que tout peut finalement passer par le langage et qu'on peut vous décerveler complètement : non pas en vous racontant des histoires, mais en utilisant les mots dans un sens qui pervertit la langue et qui lui donne un pouvoir sur la liberté de l'individu.* » Accessible <https://www.franceculture.fr/litterature/george-orwell-un-nouveau-swift>

⁴ Valéry, P. (1973). Cahier XII, 867. éd. du CNRS

⁵ Bergson, H. (1938). *La Pensée et le mouvant* Presses Universitaires de France. Paris

⁶ Julien, F. (2006) *Si parler va sans dire. Du Logos et d'autres ressources*. Ed Seuil. Paris

⁷ Latour, B. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes*. Essai d'anthropologie symétrique. Editions de la Découverte. Paris

⁸ Idem citation 4

⁹ Prigogine et Stengers (1979). *La nouvelle alliance*. Gallimard. Paris

¹⁰ Albrecht, G. (2020). *Les émotions de la Terre. Des nouveaux mots pour un nouveau monde* ». Ed Les liens qui libèrent. Paris

¹¹ Nous invitons à relire les ouvrages princeps d'Edgar Morin *La Nature de la Nature* (t.1), 1977; *La Vie de la Vie* (t.2), 1980; *La Connaissance de la Connaissance* (t.3), 1986; *Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation* (t.4), 1991; *L'humanité de l'humanité* (t.5): 1. *L'identité humaine*, 2001. 2. *Ethique*, 2004.

¹² Bonomo S. (2011) *Sur la langue d'Edgar Morin*. Disponible dans sa version originale sur <http://www.intelligence-complexite.org/fileadmin/docs/0802bonomo.pdf>

¹³ De Luca V. & Fontanille J. (2020). *Complexité et écologie sémiotique. Remarques à propos de l'ouvrage de Pierluigi Basso Fossali, Vers une écologie sémiotique de la culture*. CeReS, Université de Limoges Numéro 123

¹⁴ Jullien, F. (2012). *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*. Fondation Maison des sciences de l'homme. Paris